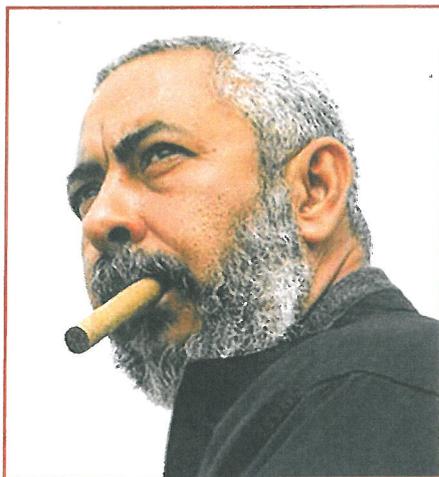


Leonardo Padura, l'homme qui aimait les chiens

On peut être Cubain et ne rien savoir de la vie et des idées de Lev Davidovitch, également appelé Trotski. C'est même tout à fait logique puisque le régime, s'alignant sur Moscou, évitait de parler du "traître" et donc de l'enseigner à l'école. Dans les années 70, Iván, jeune homme sans passé et sans avenir, fait la connaissance, sur une plage déserte, d'un mystérieux personnage accompagné par un Noir silencieux qui promène deux superbes chiens. L'homme, qui dit s'appeler Jaime López, se confie à Iván et lui parle longuement de Trotski en lui demandant, de façon plus ou moins claire, de transmettre son "message". Le Cubain, après de longues hésitations, entreprend des recherches qui confirment les dires de l'inconnu de la plage et finira, de longues années plus tard, par rédiger un récit sur les dernières années de Trotski et sur la vie de son assassin, Ramón Mercader.

Leonardo Padura portait ce sujet depuis bien longtemps et il lui a fallu près de trente ans pour qu'il mûrisse en lui, afin de lui permettre de réunir une impressionnante documentation au Mexique, en Europe et surtout dans cette Union Soviétique qui venait tout juste de mourir après avoir tenté d'imposer, plus encore que sa force, une image de justice qui voulait être un exemple pour le monde. En prenant le temps nécessaire pour entrer dans les détails, sans jamais lasser le lecteur, Padura nous conduit dans l'intimité de chacun des trois personnages principaux. Iván, Lev Davidovitch et Ramón Mercader apparaissent dans des cha-



pitres alternés où l'on partage tout d'eux, l'idéologie aussi bien que les pensées les plus secrètes que l'auteur nous livre de façon magistrale.

On pénètre dans l'intimité familiale de Trotski. On est happé avec lui dans la spirale terrible qui le rejette, lui et les siens, d'Istanbul à Mexico en passant par Paris. On vit littéralement ses souffrances intimes, on partage avec lui un profond sentiment d'abandon et d'inutilité. On ressent avec le fugitif l'espoir aussi de pouvoir être à nouveau une référence politique dans son lointain pays d'origine et cette volonté de défendre des idées qu'il ne cesse jamais de croire valables, cette volonté de vivre malgré tout et de ne pas sacrifier ses proches, dans la mesure où il y aurait encore quelque chose à sauver.

On suit un cheminement parallèle avec Ramón Mercader, fils plutôt malheureux d'une bourgeoise catalane qui au milieu de sa vie a décidé de rompre avec son milieu et de se lancer avec

ses enfants dans une aventure militante. On assiste à son parcours de soldat pendant la Guerre civile espagnole puis à son "éducation politique", autrement dit un véritable conditionnement à Moscou, éducation à la fin de laquelle sa vie n'aura plus qu'un seul but : tuer le traître. Comme pour Trotski, on suit le personnage de si près qu'on a l'impression de participer avec lui à son évolution.

Plus surprenant si on sait que le sujet du roman est la mort de Trotski, et peut-être encore plus passionnant, le troisième volet, celui qui se situe sur l'île de Cuba et qui nous fait partager les sentiments et la vie quotidienne d'Iván, celui qui est peut-être finalement le narrateur. Entre 1977 et 2004, il mène la vie de tout Cubain et on souffre avec lui des diverses pénuries, mais aussi de l'autorité pointilleuse du régime, des mises à l'écart brutales et du formidable gâchis provoqué par l'État. On assiste enfin à la genèse de ce qui sera le livre qu'on a entre les mains.

On n'a jamais aussi bien montré la faiblesse pathétique de l'être humain, celle des protagonistes, tous trois écrasés par ce système sans pitié qui se voulait généreux mais dont Staline avait fait un mécanisme terrifiant, et chacun luttant pour une idée ou pour sa survie. Le gâchis humain est là, sous nos yeux, palpable et extrêmement émouvant. Idéologiquement, il est assez facile de renvoyer dos à dos victime et bourreau et de se refuser à prendre une position, morale ou politique. Ce que fait ici Leonardo Padura est infiniment plus profond. Il nous montre trois êtres humains,

différents mais dans le fond semblables qui, chacun à la place que lui a donnée l'Histoire, subit des contraintes qu'il n'a pas choisies mais qu'il doit traîner avec lui vaille que vaille.

Padura sait ne jamais rester neutre, qu'il parle des rivalités entre Républicains pendant la guerre civile, des horreurs staliniennes ou des difficultés de la vie quotidienne d'un Cubain des années 80 ou 90. Avec une hauteur qui n'est jamais froideur, il dénonce la malhonnêteté, la fourberie, l'obsession du pouvoir surtout. Et cette hauteur de vues n'existe jamais au détriment de ce qui compte toujours le plus pour Leonardo Padura, omniprésent aussi dans ses romans policiers, l'amour profond, et sans restriction, pour l'Homme.

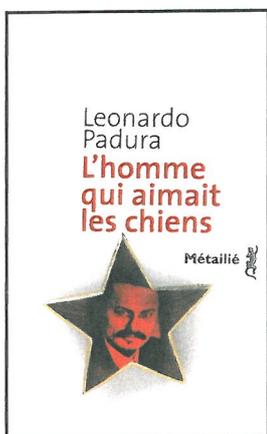
On n'a pas tous les jours l'occasion de lire une dénonciation sans pitié de toute une tranche d'histoire qui mette les larmes aux yeux. C'est le cas avec ce très grand roman.

Christian ROINAT

L'homme qui aimait les chiens traduit de l'espagnol (Cuba) par René Solis et Elena Zayas, éditions Métailié, 671 p., 24 euros.

Leonardo Padura est publié en espagnol chez Tusquets. On y trouve les six romans du cycle Mario Conde et *La novela de mi vida*.

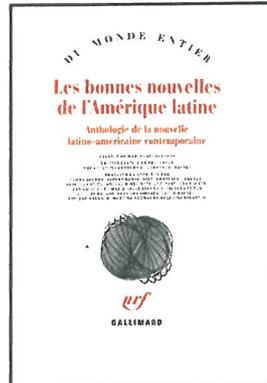
Leonardo Padura est publié en français chez Anne-Marie Métailié.



Les bonnes nouvelles de l'Amérique latine

La nouvelle, l'un des genres littéraires les plus appréciés en Amérique du Nord et du Sud, n'a jamais été, paraît-il, très porteuse en France. Les éditeurs en général les publient au compte-gouttes et même les revues qui s'y consacrent sont rares. Les Français, nous dit-on, préfèrent le roman sous toutes ses formes. Il y a cependant des amateurs de ces récits dont le charme réside justement dans la brièveté.

Gustavo Guerrero et Fernando Iwasaki ont bien raison de proposer au public français ces trente-deux textes courts écrits par des auteurs nés après 1960. Cette date en effet est le seul parti pris, en dehors de la qualité bien sûr, des deux éditeurs. Pour le reste, fort heureusement, c'est la variété qui apparaît surtout. Toutes les zones géographiques de langue espagnole sont représentées et la sélection donne une idée très juste de cette création tellement vivace. Le boom n'existe plus depuis longtemps, il est vain de se poser trop de questions sur sa descendance ou sur les liens qui existeraient



entre les plus jeunes et les aînés, en revanche il est bien plus intéressant de profiter de ce que nous offrent ces héritiers. C'est ce que fait ce vaste recueil dans lequel, c'est la loi du genre, on n'aimera pas tout, mais dans lequel on trouvera forcément de quoi nourrir notre curiosité.

La plupart des auteurs ne sont pas encore connus en France, et c'est une occasion

de s'ouvrir l'appétit pour d'autres lectures ou au moins de faire connaissance avec une trentaine de créateurs qui, tous, ont quelque chose à partager avec nous. Voilà un livre qui se déguste, qui se savoure, et qui apporte du neuf. Que demander de plus ?

C. R.

Les bonnes nouvelles d'Amérique latine, préface de Mario Vargas Llosa, édition établie et présentée par Gustavo Guerrero et Fernando Iwasaki, éd. Gallimard, 442 p., 21,90 euros.

L'oubli de Héctor Abad



Romancier, essayiste, journaliste et éditeur colombien, Héctor Abad est né en 1958. Après des études à Mexico, Medellin puis Turin, il revient en Colombie en 1987. Quelques mois

tard, son père est assassiné par les paramilitaires. Menacé de mort, il repart immédiatement pour l'Europe. Il rentre en Colombie en 1993. Depuis 2008, il fait partie du comité de rédaction d'El Espectador, le plus ancien

quotidien du pays. Il publie son premier roman, *Malos Pensamientos*, en 1991, et connaît son premier grand succès avec *Angosta* (2004). Il est considéré comme l'un des écrivains sud-américains les plus talentueux de la nouvelle génération. Les éditions Gallimard publient en français le roman magistral, *L'oubli que nous serons* où l'écrivain raconte la folle passion qu'il éprouva, enfant, pour son père, et la manière dont celui-ci fut assassiné.

L'oubli que nous serons par Héctor Abad, traduit de l'espagnol par Albert Bensoussan, aux éd. Gallimard, 320 p., 19,50 euros. Du même auteur, *Traité culinaire à l'usage des femmes tristes* traduit de l'espagnol par Claude Bleton, aux éd. Jean-Claude Lattès, 180 p., 12,90 euros)